

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

Office: 223 rue de Chartres.

Printed at the Post Office at New Orleans.

FOR THE FINEST ARTS AND COLORS OF FRANCE, VENICE AND LONDON, ETC.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.) and Temperature (Centigrade, Fahrenheit).

LA DEFENSE

DES CÔTES AMÉRICAINES.

Ce n'est un secret pour personne que les côtes des Etats-Unis sont peut-être celles qui sont le moins défendues dans le monde entier.

Tout d'abord le besoin ne s'en faisait nullement sentir. Jamais le pays n'a été menacé, et d'ailleurs l'immense étendue de ses côtes et de son territoire le met si bien à l'abri d'une invasion que de grosses dépenses pour l'amélioration des anciens forts ou l'érection de nouveaux seraient pure perte.

Il ne peuvent plus se tenir dans ce splendide isolement qui pendant le premier siècle d'existence fit leur grandeur et leur permit de se développer dans les plus sages proportions que l'on sait.

Us ont en outre élargi la doctrine Monroe, et ils s'apprêtent à passer, en ce qui y a trait, de la théorie à la pratique.

Tout en étant beaucoup plus puissants qu'autrefois, les Etats-Unis sont donc maintenant plus exposés. Ils ne courent certes pas de danger imminent, mais ils peuvent se trouver à un moment donné aux prises avec une ou plusieurs grandes puissances, soit à propos de leurs possessions insulaires, soit à propos de la célèbre doctrine, et ils se trou-

veraient alors dans la nécessité d'appréhender leurs forces et de laisser leurs côtes pour ainsi dire sans défense.

C'est à cette éventualité, que rien ne fait prévoir actuellement, hâtons nous de le dire, qu'a certainement songé le président Roosevelt dans le message qu'il vient d'adresser au Congrès.

Dans ce message M. Roosevelt rappelle que presque rien n'a été accompli depuis de longues années, que l'amélioration des défenses existantes et la construction de nouvelles défenses nécessaires par le développement du pays et ses acquisitions ont été presque entièrement négligées; et il conclut en recommandant l'adoption du programme élaboré par une commission conjointe de l'armée et de la marine.

Le congrès se rendra volontiers aux raisons qu'il invoque le président, et il est probable qu'avant longtemps les côtes des Etats-Unis et de leurs possessions seront défendues comme doivent l'être celles d'un grand pays s'apprêtant à jouer un rôle prépondérant.

150,000!

Paris, 24 février.

C'est un chiffre. Ne le reconnaîsez-vous pas? Bien des fois, sans doute, ce nombre fatidique a dû frapper vos yeux et vos oreilles, depuis le jour où la tuberculose, de maladie infectieuse s'est transformée en question sociale, sans bénéfice apparent, d'ailleurs, jusqu'à présent, pour ceux qui en sont atteints. C'est le chiffre qui représente la dime mortuaire prélevée chaque année par le bacille de Koch sur la population française.

Voici maintenant que ce chiffre, devenu classique et officiel, est contesté. L'impatient peut-être du succès de la phrase de M. Brouardel, le docteur Albert Robin, et après une première écarquille à la grande commission de la tuberculose, il a porté la question devant l'Académie de médecine. Depuis un mois, l'Académie se débat sur le flot mouvant des statistiques et des pourcentages sans savoir encore à quel chiffre s'arrêter. Ah! l'éloquence des chiffres! Ils sont éloquentes, les chiffres, mais à une condition, c'est qu'on ne les fasse pas parler.

Jamais plus éclatante démonstration n'a été donnée de cet axiome, qu'on fait dire aux statistiques tout ce qu'on veut, ou de ce autre, que la statistique est l'art de préciser par des chiffres notre ignorance. Le fait est qu'après cette discussion académique, nous ne savons plus du tout combien il meurt de tuberculeux en France. Mais le savons nous auparavant?

Le chiffre auquel s'était arrêté M. Brouardel n'est et ne peut

être qu'un chiffre probable, approximatif, et ce pour une raison péremptoire, c'est qu'on ne possède de statistiques mortuaires que pour un tiers à peine de la population française, soit 12 millions environ d'habitants. Il reste donc plus de 26 millions de Français qui n'ont pas de droit d'être catalogués sous l'une des 1.147 rubriques de la mortalité officielle. C'est déjà un vaste champ ouvert à l'habileté manœuvrière des faiseurs de statistiques.

Mais, du moins, pour les 12 millions soumis à la statistique, l'étiquette apposée par le "médecin des morts" est-elle toujours exacte? Rien n'oblige le médecin vérificateur des décès à préciser la cause de la mort. Son rôle est de constater seulement si cette mort est naturelle. S'il veut les renseignements fournis par la famille, il insérera donc: congestion pulmonaire broncho-pneumonie, bronchite chronique, sans se croire obligé à ajouter "tuberculose".

"Bœnchite chronique" est surtout un euphémisme commode. Après tout, la tuberculose pulmonaire est une bœnchite chronique. Et beaucoup de médecins, les "vieux" surtout, ont l'habitude de cet euphémisme. Une preuve, donnée par M. Brouardel, c'est que, dans certaines villes, on ne meurt pas de tuberculose, on ne compte que des bronchites chroniques; dans d'autres, c'est l'inverse: on ne meurt pas de bronchite chronique. Ainsi, Argentineville enregistra, pour 10,000 habitants, 4 morts par tuberculose et 38 par bronchite chronique, tandis que Pantin n'en compte que 3 par bronchite chronique et 53 par tuberculose.

Bien plus, dans les statistiques de petites villes, on voit brusquement, d'une année à l'autre, les bronchites chroniques, jusqu'à très rares, devenir très rares, tandis que la tuberculose prend une marche inverse. On trouve alors dans l'annuaire la cause de ce changement soudain: un jeune médecin a succédé à un confrère décédé. Le facteur est toujours le même: mais la dénomination a changé.

Bref, arguant de tous ces faits, M. Brouardel avait conclu qu'il fallait réunir sous une même rubrique les décès par tuberculose, et d'après les chiffres fournis par 622 villes "statistiques", il avait estimé à 52,000 la mortalité annuelle de ces villes par tuberculose, soit 43,8 pour 10,000 habitants, cette proportion variant suivant la densité de la population entre 50 et 33,8.

Pour les 26 autres millions de Français, il avait simplement pris, pour base de calcul, la proportion la plus faible, celle de 33,8 pour 10,000, et il en avait déduit que ces 26 millions fournissent 87,000 décès par tuberculose, ce qui, ajouté à la mortalité recensée, donne un total de 140,000 morts par tuberculose et bronchite chronique.

Ce calcul paraît assez vraisemblable. Mais tel n'est pas l'avis du professeur Robin. M. Robin commence par éliminer les décès par bronchite chronique. Puis, prenant comme base la statistique de 1902, il montre que, en 1903, 713 villes, représentant 14 millions d'habitants ont fourni les chiffres de leur mortalité tuberculeuse, et que ces chiffres donnaient un total de 45 à 46,000 décès par tuberculose, soit une proportion de 32,8 pour 10,000 habitants. Même en appliquant cette proportion aux 25 millions de Français pour lesquels on manque de renseignements on n'ar-

rriverait qu'à un total de 127,000 décès tuberculeux pour l'ensemble de la France.

Mais on ne saurait calculer ainsi. Il est certain que la mortalité tuberculeuse décroît avec la densité de la population. Elle est de 45 pour 10,000 à Paris; elle n'est plus que de 23 à 20 pour les villes de 5 à 10,000 habitants. Si l'on adopte cette dernière proportion pour les 25 millions dont la mortalité est déterminée, on n'obtient plus pour toute la France que le chiffre de 95,000 décès par tuberculose.

Mais ce chiffre est encore trop fort, d'après M. Robin. Car ces 25 millions de Français qui échappent aux statistiques officielles représentent surtout les habitants des villages et des campagnes. Il n'est que juste de leur accorder la proportion minima observée. Or M. Robin estime que, pour les villes de 1,000 à 2,000 habitants, cette proportion est de 15 pour 10,000. En calculant à ce taux, on ne trouve plus pour cette partie de la population que 37,000 décès tuberculeux, qui, joints aux 46,000 décès du premier groupe, donnent une mortalité annuelle totale de 83 000 tuberculeux, chiffre de près de moitié moins élevé que l'estimation de M. Brouardel.

Qui a raison de M. Brouardel ou de M. Robin? Nul ne saurait le dire, puisque, pour les deux tiers de la population, on ne calcule que par induction et déduction, et qu'à ce jeu on peut faire varier les proportions du simple au double. Une seule chose est certaine, c'est que, pour l'autre tiers, le seul sur lequel on possède des données précises, la mortalité tuberculeuse est de 52,000 décès par an, suivant M. Brouardel, ou 46,000, d'après M. Robin, suivant qu'on y ajoute avec l'un ou l'autre en retranchant avec l'autre, les décès par bronchite chronique.

DOCTEUR OX.

THEATRES.

ORPHEUM.

Les sept numéros du programme de l'Orpheum sont tous de premier ordre, non seulement au point de vue de l'intérêt qu'ils offrent, mais aussi de la façon dont ils sont exécutés. Ce programme est un des plus variés et des plus artistiques de la saison.

TULANE.

L'opéra-bouffe que jouent au Tulane Richard Carle et sa troupe, "The Mayor of Tokio", est assurément un des plus intéressants et amusants qui aient jamais été offerts à notre public. Aussi y a-t-il foule à chaque représentation. Matinée aujourd'hui et samedi.

CRESCENT.

"A Texas Steer" a été joué deux fois hier au Crescent, en matinée et le soir, et deux fois le succès en a été très prononcé. Cette comédie est admirablement jouée par Tim Murphy et sa nombreuse troupe.

Advertisement for coughs and colds with a circular logo and text: "Un remède simple. Un rhume négligé peut entraîner un mal de gorge chronique. Vendues en boîtes seules."

Théâtre de l'Opéra.

"Mignon" a été donné hier soir à l'Opéra devant une assez bonne salle. Les interprètes du délicieux et toujours jeune opéra-comique d'Ambroise Thomas ont montré beaucoup d'entrain et de brio et les applaudissements.

M. Régis s'est distingué dans le rôle de Wilhelm Meister, et il a eu l'honneur de plusieurs bis. M. Baer, excellent en Lohario, Mme Fredax, très goûtée en Mignon, et les autres artistes ont également remporté un beau succès.

Ce soir "Rigoletto", le superbe opéra de Verdi, pour le bénéfice de Mme Walter-Villa, la charmante chanteuse légère qui a été si souvent applaudie au cours de la saison.

Mme Walter-Villa tiendra le rôle de Gilda et M. Villa celui de Rigoletto.

Samedi soir, bénéfice de Mme Grandjean-Arard et de M. Baer. Dans "Faust" qu'on donne à cette occasion M. Baer chantera Méphistophe et Mme Grandjean-Arard Marguerite.

Dimanche soir, représentation au bénéfice de Mme Fredax, la dugazonnière depuis l'ouverture de la saison.

La Conférence d'Algésiras.

Algésiras, Espagne, 5 mars — Le vote de samedi dernier aura eu pour effet de définir exactement la position adoptée par les diverses puissances.

Maintenant que les deux questions principales ont été portées devant la conférence plénière on se rend compte que la pierre d'achoppement qui divisait les délégués français et allemands lors de leurs échanges de vues privés, reste pratiquement la même.

Le texte du discours prononcé hier par Herr von Radowitz, chef de la délégation allemande, peut se résumer comme suit:

"Les puissances étant également intéressées dans l'organisation de la police marocaine, doivent y participer à titre égal."

Les délégués français opposent un refus spécifique à cette prétention de l'Allemagne, sous prétexte que c'est une simple mesure ayant pour but de miner la situation spéciale de la France au Maroc.

M. Revoil, chef de la mission française, en réponse aux déclarations de Herr von Radowitz a prononcé le discours suivant:

"L'internationalisation de la police ne donnerait aucune garantie d'ordre et présenterait en outre de graves difficultés. Nous demandons la reconnaissance des intérêts légitimes de la France comme puissance musulmane dans le Nord de l'Afrique et de ses intérêts spéciaux dans le maintien de l'ordre au Maroc."

M. Revoil a ensuite exposé pour la première fois le plan exact de la France pour la formation d'une police marocaine.

Cette police, suivant le plan français, serait composée de deux mille soldats marocains dirigés par seize officiers français et espagnols.

La principale objection de l'Allemagne à la proposition française est qu'un corps militaire dirigé par des officiers français occuperait les divers ports marocains, ce qui donnerait à la France une influence prédominante sur la côte marocaine de l'Atlantique.

Les positions de la France et de l'Allemagne sont si diamétralement opposées que les délégués des puissances neutres conservent peu d'espoir de voir aboutir la conférence à moins d'une intervention personnelle de l'empereur Guillaume.

Le roi d'Espagne à Saint Sébastien.

Saint Sébastien, Espagne, 6 mars.—Le roi Alphonse et la princesse Ena de Battenberg sont arrivés ici aujourd'hui.

C'est demain que le roi Alphonse demandera formellement la main de la princesse et recevra l'assentiment du roi Edouard.

Une foule considérable attendait le roi à la gare et le maire a prononcé un discours de bienvenue. Un individu qui cherchait à créer une manifestation socialiste a été immédiatement arrêté.

Tremblement de terre à Saint Lucie.

Kingston, Ile de St Vincent, 6 mars.—De nombreuses secousses sismiques ont été ressenties dans l'île de Ste Lucie depuis le 16 février.

Les habitants de St Vincent sont très inquiets.

Jusqu'à présent, le volcan de la Soufrière est resté calme et ne montre aucun signe d'activité.

En route pour les Philippines.

La Valette, Ile de Malte, 6 mars.—Les transports américains "Kilpatrick" et "McClellan" qui sont arrivés à La Valette le 3 mars, sont repartis aujourd'hui à destination de Manille. Ces deux navires transportent aux Philippines les soldats du 1er régiment d'infanterie des Etats-Unis. Ils feront escale à Port Saïd, Egypte.

Un doc sous tatelle.

Schwerin, Grand-Duché de Mecklembourg-Schwerin, 6 mars.—Dans un décret officiel publié aujourd'hui, le grand-duc Frederick-Francis annonce qu'il a placé son oncle le duc Paul-Frederick et la femme de ce dernier, la princesse Marie de Winscher-Graebe, sous tatelle.

Il est probable que ce sont les extravagances du couple grand ducal qui sont cause de cette mesure.

C'est le grand maître de la cour M. Von Stenglin qui est nommé tuteur du duc et de la duchesse.

Démolitions du Père Gapon.

St Pétersbourg, 6 mars.—Le Père Gapon a ouvertement dénoncé le Père Grégorie Petroff comme traître, dans une lettre publiée aujourd'hui, et l'accuse d'être l'instrument des démocrates socialistes, qui, dit-il, combattent les véritables intérêts de l'ouvrier.

Le Père Gapon invite les représentants des divers partis à faire des investigations complètes sur son organisation.

Pendant l'enquête sur les plaintes que l'organisation Gapon eut acceptées de l'argent du gouvernement le Père Petroff a accusé un individu nommé Sechoff d'avoir obtenu 2,500 du Père Gapon.

Sechoff se suicida, déclarant qu'il ne pouvait supporter l'accusation d'être impliqué dans une pareille infamie.

L'état de santé de Mile Susan B. Anthony.

Rochester, N. Y. 6 mars.—Mlle Susan B. Anthony souffre d'une violente attaque de pneumonie qui s'est déclarée au retour de son voyage à Washington.

Son médecin, le Dr Marsena S. Ricker, a fait aujourd'hui les déclarations suivantes:

"Le poulmon gauche de la malade est entièrement affecté. La nuit dernière elle était extrêmement faible, mais elle s'est bien reposée de 1 heure à 5 heures du

Advertisement for Arrow brand pens, featuring an image of a pen and the text: "Arclay UN Proceeds Chicago Quart Grandeur ARROW 25 Cents pièce, 1 pour 25 Cents CLUETT, PRABODY & CO. Fab. des Chemises Cluett et Monarch."

matin. Mlle Anthony ne peut garder aucune nourriture."

Le projet de loi Hepburn-Dolliver.

Washington, 6 mars.—Une forte délégation de l'Alliance Nationale Américaine s'est présentée devant le comité judiciaire de la Chambre pour s'opposer au projet de loi Hepburn-Dolliver interdisant l'expédition de liqueurs payables sur remise dans les districts prohibitionnistes.

William Vocke de la branche de l'Alliance à Chicago et le Rév. C. A. Voss de la branche de Pittsburg ont demandé au comité d'obtenir que le Congrès n'adopte aucune mesure restreignant la liberté personnelle.

Le "Navahoe".

Raleigh, Car. du Nord, 6 mars.—On mande de Wilmington, Car. du Nord:

"Le vapeur "Navahoe", de la ligne C. & Y., qui s'est échoué hier sur la barre au large de cap Fear, est toujours dans la même position dangereuse.

On a en grande partie déchargé sa cargaison et une nouvelle tentative sera faite pour le renflouer, mais on conserve peu d'espoir de le sauver.

Les deux passagers qui se trouvaient à bord du "Navahoe" ont été recueillis par un remorqueur qui les a amenés à Wilmington.

Incendie.

Chattanooga, Tenn., 6 mars.—Un incendie qui a éclaté ce matin à Cleveland, Tenn., a complètement détruit le bâtiment occupé par le "Cleveland Banner", le plus vieux journal du Tennessee.

Verdict du jury.

Raleigh, Caroline du Nord, 6 mars.—Le jury a rendu un verdict de culpabilité à 6:15 ce matin dans l'affaire Hasty.

Le prisonnier a été recommandé à la clémence du juge.

Hasty était en jugement pour le meurtre de Milan Bennett et de Abbott Davidson, membres de la Troupe "Nothing But Money", crime qui fut commis dans la nuit du 15 décembre dernier, à l'Hôtel Piedmont, à Gaffney, C. du S., dont George Hasty était propriétaire.

Hasty a été condamné au pénitencier à perpétuité, mais il a été annoncé que son avocat ferait appel à la Cour Suprême.

Déraillement.

Le car No 105 de la ligne Colisée, en charge de l'électricien John Griffin, a déraillé à l'angle des rues Josephine et Chestnut hier après-midi et s'est tombé dans une tranchée d'écurie.

L'électricien, J. Fisher, Fred Zingler et John Hopkins ont été légèrement blessés.

Prenez un "Mushroom Fizz" au Café de Houliné, 1002, avenue Tulane, coin Dryades.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

Par PAUL BERTNAY

QUATRIÈME PARTIE.

LA LENTE JUSTICE

VIII

LE VOYAGE DE SCIPION

—Parce que vous allez au Châtel-Arnaud?

—Je vais y aller oui... mais, en arrivant, comme j'ai l'honneur de vous le dire, mes amis m'ont prié de me renseigner sur l'état de Marc... de m'informer de la gravité de sa blessure... et de vite, avant même de quitter la gare, de vite leur télégraphier si l'on peut espérer une guérison prochaine... Alors je me suis dit, monsieur le brigadier, que personne mieux que vous ne saurait... —Je puis même vous le donner, monsieur, non pas comme représentant de l'autorité civile et militaire, mais comme compagnon de travail, comme professeur de monsieur Marc de Châtel-Arnaud.

—Oh!... j'aurais la chance de tomber... —Sur son maître d'escrime... oui, monsieur... —C'est votre élève?... —Et je puis dire qu'il me fait honneur. L'autre était un malin de la salle Pontie, à Paris... Vous connaissez Pontie?... —J'en ai entendu parler, oui... —Moi aussi je le connais... nous avons été à Joinville en même temps... Pas plus terrible qu'un autre, mais intrigant comme pas un... Enfin... il a su faire sa pelote... il a une salle répétée... il gagne de l'argent tant mieux pour lui... Seulement il pourra se dire que monsieur de Châtel-Arnaud, élève d'Antoine Blanchon, ex-maître d'armes au 3e cuirassiers, a échoué

au sien, d'élève, une de ces tournées... par principe... qui lui a envoyé dix-huit pouces de fer dans les poulmons... Ah! mon ami, un froisé dégalé, hop là!... Le lieutenant de Lancerozy, qui me racontait le coup, en était tout baba... —Mais lui... —Oui... il a reçu un sale coup aussi... un coup de trait, vous savez... Quand on est touché, on dit "touché!" et on ne riposte pas... C'est un muze, l'autre, je le lui dirais si je le rencontrais... Seulement j'ai bien peur, quand je le verrai passer, qu'il s'en aille, ce jour-là, les pieds devant... Il ne va pas bien... non... —Mais Marc?... —C'est à l'épaulé, là, dans le gras, juste au-dessous de la clavicle... Ça n'a pas perçé de part en part, mais c'est quand même entré comme dans du beurre... Des coups comme ça, voyez-vous, on devrait poursuivre pour assassiner ceux qui les envoient... quand ils ont déjà leur compte... ce n'est plus de l'escrime... ça... c'est des manières d'apâche... de brigand cabalaire... Quand j'ai débuté, comme gendarme, à Modane, en Savoie, où il y avait un tas de Piémontais, j'en ai vu une fois... —Mais Marc?... —Et bien... lui aussi je l'ai vu... hier... Bien sûr qu'il n'était pas aussi fringant que

quand il monte son cheval Paucha... une bête qui a de la malice... Je ne sais pas si vous comprenez l'allusion... —Très bien... —C'est comme qui dirait un calembour... —Je vois que vous ne craignez pas une petite plaisanterie, monsieur le brigadier... Mais je voudrais bien faire partir ma dépêche... Que puis-je dire... à mes amis?... —Dites leur qu'il ne va pas plus mal... bien au contraire... et que, s'il n'a pas eu de devoir cette nuit, on peut même ajouter qu'il va du bon côté... —Seulement... cette nuit, vous ne savez pas?... —Non, pas encore, je reviens de Saint-Marcellin, affaire de service... —Il s'adressa à l'homme d'équipage qui s'écoutait placidement... —Et vous, Boucheraud, lui demanda-t-il, avez-vous vu quel- qu'un du Châtel-Arnaud?... —Non brigadier. Mais si monsieur Marc allait plus mal, ça se saurait... on aurait télégraphié... Je ne pense pas qu'il ait passé une mauvaise nuit... —Enfin... fit Scipion, je vais me contenter de ce renseignement. Merci, monsieur le brigadier... —Tout à votre service, monsieur... surtout si c'est pour obliger des amis de monsieur Marc... Et puisque vous allez

monter là-haut... n'oubliez pas de lui dire que j'irai le voir... pas aujourd'hui... je pars en correspondance... mais demain... Et quand il sera sur ses pattes, je lui apprendrai un truc... Ah! si j'y avais pensé plus tôt... mais est-ce que je pouvais supposer que cette affaire arriverait... et que l'autre se contenterait comme une petite friponille... Tandis que si monsieur Marc avait eu la précaution, en portant le coup, de se couvrir aussitôt en tierces... jamais on ne pense à ça... on fait comme sur la planche... loyalement... en soldat français... et puis on tombe sur un coup de traîtrise... Scipion ne l'écoutait déjà plus. Et laissant le brigadier expliquer le coup à l'homme d'équipage, il alla, dans l'intérieur de la gare, rédiger son télégramme:

—Avec l'adresse, fit-il, il n'y a pas loin de cent sous... Ce que je donne de la gallette au gouvernement... Enfin... ce n'est pas madame Roberts qui me reprochera de lui en avoir envoyé trop long... —Et après avoir remis sa dépêche au chef de gare, il sortit sa valise à la main... et déjà assez satisfait de la première partie de ses opérations... Le brigadier causait toujours avec l'homme d'équipage. De nouveau, Scipion s'approcha du représentant de la force publique... —Je vous demanderai encore une obligeance, monsieur le brigadier... Je ne connais pas le pays... je n'y suis jamais venu... Qu'est-ce que c'est que le Châtel-Arnaud... et où est-ce situé, je vous prie?... —Ce n'est pas malin de l'apercevoir, cependant. Regardez, là haut, sur cette colline, vous voyez une construction avec deux énormes tours?... —Oui... —Et bien, c'est là... —Par où passe-t-on pour y aller?... —On prend ce chemin... Arrivé contre la colline, en bas du château, on prend un autre chemin qui monte jusqu'à la porte... Ce n'est pas plus sorcier que ça... —Il faut combien de temps?... —Une petite demi-heure... —Merci, monsieur le brigadier.

—Et bien des choses à monsieur Marc... —Je n'y manquerai pas... Et Scipion s'éloigna dans la direction indiquée par le gendarme, pendant que celui-ci disait en signant de l'œil à l'homme d'équipage: —Vous n'auriez donc pas pu lui offrir de porter sa valise?... —C'est pas une valise, brigadier, répondit ingénument l'homme d'équipage: il n'a qu'une petite valise ce rien du tout... —Mais non, faisait le brigadier en rigolant: je vous parle de celle qu'il a sur le dos... —Et ils s'éclaircèrent de compagnie.

Les petites demi-heures sur les chemins de province ressemblent singulièrement à des heures bien comptées—surtout quand il faut terminer cela par des grimpaes assez raides.

Scipion commença à arrêter et à tirer la jambe quand il arriva à la porte massive du Châtel-Arnaud.

D'autant qu'il portait toujours le sac à maquillage d'Hoïoise, transformé pour la circonstance en valise de voyage... et qu'il se disait assez maussadement: —Ce que j'ai l'air tourte avec ça à la main!...

Et il ajoutait en grognant: —Drôle de pays, tout de même,